

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

ÉDITION 2022

9 SEPT. - 31 DÉC. 2022



DOSSIER DE PRESSE

PHILIPPE QUESNE

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Morgane Lusetti

01 53 45 17 13

PHILIPPE QUESNE

Cosmic Drama

Conception, mise en scène et scénographie, Philippe Quesne
Collaboration artistique, Élodie Dauguet
Création et interprétation, Raphael Clamer, Jean-Charles Dumay, Annika Meier, Julian Anatol Schneider, Gala Othéro Winter
Dramaturgie, Angela Osthof, Camille Louis
Lumières, Benjamin Hauser

Production Theater Basel.
Diffusion Théâtre Vidy-Lausanne.

La MC93 - maison de la culture de Seine-Saint-Denis et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation. Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme New Settings.



En épousant les codes du *space opera* hollywoodien, *Cosmic Drama* imagine la possibilité d'une rencontre et d'un dialogue entre humains et minéraux. Une communauté du vivant scrutée par Philippe Quesne dans un spectacle rêveur et burlesque.

Dans un temps d'après la destruction, frayant dans le brouillard et les roches en apesanteur, se pose une météorite-vaisseau spatial, sorte d'arche préservant ce qui reste de la nature, de l'art et de la civilisation humaine. Comment habiter cette terre ? Est-ce que notre place est ici ? C'est à ces questions que vont répondre, à leur façon, ces individus venus de l'espace, qui ré-atterrissent sur terre pour y découvrir des pierres et des astéroïdes en pierre forme. Pour évoquer ce compagnonnage possible entre humains et minéraux, *Cosmic Drama* épouse les codes du cinéma de science-fiction des années 1950 et 1960, entre magie du carton-pâte et climats musicaux hollywoodiens. Du grand spectacle, donc, mais à hauteur d'homme et de cailloux, où Philippe Quesne porte son regard lucide et bienveillant sur un petit groupe de personnages attachants. Machinerie, vols, effets spéciaux et projections donnent vie à cette fable de science-fiction utopique à la fois mélancolique et burlesque. Une vision, aussi, du théâtre comme un lieu à redécouvrir.

MC93

Du jeu. 20 au sam. 22 octobre

Durée : 1h40

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto
01 53 45 17 13

MC93

Myra : Rémi Fort
01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

PHILIPPE QUESNE

Fantasmagoria

Conception, mise en scène, scénographie, Philippe Quesne
Collaboration artistique, Élodie Dauguet
Création musicale, Pierre Desprats
Création lumière, Nico de Rooij
Accessoires, Mathieu Dorsaz
Collaboration dramaturgique, Éric Vautrin
Assistante, Fleur Bernet
Animation 3D, Bertran Suris, Philippe Granier
Voix, Isabelle Prim, Élg, Pierre Desprats
Construction des décors, Atelier du Théâtre Vidy-Lausanne
Avec les ateliers et les équipes de production, technique,
communication et administration du Théâtre Vidy-
Lausanne

Production Théâtre Vidy-Lausanne; Vivarium Studio.
Coproduction (en cours) Bonlieu Scène nationale (Annecy); La rose
des vents, Scène nationale Lille Métropole Villeneuve d'Ascq.
Avec le soutien de PEPS - Interreg France-Suisse.

Les Spectacles vivants - Centre Pompidou (Paris) et le Festival
d'Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle
et le présentent en coréalisation.
Avec le soutien du projet PEPS dans le cadre du programme
Européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse
Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre
de son programme New Settings.



Philippe Quesne orchestre un cabaret sans acteurs pour pianos esseulés, mis en musique par Pierre Desprats. Une attraction théâtrale composée d'apparitions volatiles et autres lanternes magiques, un monde-atelier accueillant toutes les projections.

Il plane sur *Fantasmagoria* l'ombre de Robertson, instigateur de soirées lugubres recourant à d'ingénieux dispositifs optiques : dans les années suivant la Terreur, il promettait de faire apparaître les morts ou d'invoquer des esprits ventri-loques. Ces séances répondaient aux angoisses de l'époque et annonçaient les succès à venir des médiums spirites, enfers romantiques ou bonimenteurs et trucages suggestifs du premier cinéma. Dialoguant avec ces univers fantastiques, Philippe Quesne met en scène un étrange théâtre peuplé de ses fantômes, ancêtres spectraux ou poètes voyants. La création musicale de Pierre Desprats donne vie à un cimetière de pianos mécaniques dépareillés, machines célibataires hantées par des phosphorescences musicales qui s'animent au rythme des danses macabres et fumées incantatoires. Le metteur en scène français, habitué, à faire vivre des mondes possibles et minoritaires, dévoile un méta-monde mémoriel, mélancolique et théâtral, un rituel forain pour exorciser la fatalité.

CENTRE POMPIDOU

Du jeu. 3 au dim. 6 novembre

Durée estimée : 1h

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto
01 53 45 17 13

Centre Pompidou

Opus 64 : Arnaud Pain
01 40 26 77 94 | opus@opus64.com

**PHILIPPE QUESNE
GUSTAV MAHLER / EMILIO
POMÀRICO
KLANGFORUM WIEN**

*Le Chant de la terre
Das Lied von der Erde*

Musique, Gustav Mahler, *Das Lied von der Erde*, version
musique de chambre de Reinbert de Leeuw
Ensemble Klangforum Wien
Direction musicale, Emilio Pomàrico
Mise en scène, conception, scénographie, Philippe Quesne
Christina Daletska, alto
Maximilian Schmitt, tenor
Lumières, Nicol de Rooij
Assistant mise en scène, François-Xavier Rouyer
Assistante musique, Gabriele Baksytė
Collaboration à la dramaturgie, Camille Louis
Collaboration technique, Marc Chevillon
Collaboration artistique, Élodie Dauguet
Costumes, Alja Ayidan

Commande et production Wiener Festwochen.
Coproduction deSingel – International arts campus (Anvers).
En collaboration avec Vivarium Studio.
Droits d'auteur Universal Edition (Vienne).
Avec le soutien de Théâtre Nanterre-Amandiers.

Le Théâtre du Châtelet et le Festival d'Automne à Paris présentent
ce spectacle en coréalisation.
Avec le soutien du Forum Culturel Autrichien.

forum culturel autrichien™

THÉÂTRE DU CHÂTELET

Mer. 09 et jeu. 10 novembre

Durée : 1h05

En allemand, surtitré en français

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

Théâtre du Châtelet

Edouard Dagher, Lisa Richard

01 40 28 29 30 | 01 40 28 29 31

edagher@chatelet.com | lrichard@chatelet.com

**Philippe Quesne signe une mise en scène élégante du
Chant de la terre (Das Lied von der Erde) de Gustav Mahler,
avec l'orchestre du Klangforum de Vienne, sur une com-
mande du Wiener Festwochen. Une rare incursion dans
le répertoire musical, marquée par la nostalgie du roman-
tisme et d'un lien privilégié au temps et à la nature.**

Das Lied von der Erde est composé par Mahler en 1907 et
porte les stigmates d'une période de la fin de sa vie, mar-
quée par son départ de l'Opéra de Vienne, la mort de sa fille
aînée et le diagnostic d'une maladie cardiaque. Interprété ici
dans l'adaptation pour orchestre de chambre de Reinbert de
Leeuw, *Le Chant de la terre* prend la forme d'un cycle de six
chants pour deux solistes, dont les textes sont inspirés de
poèmes chinois. Une évocation mélancolique de la nature que
Philippe Quesne souligne au fil d'une mise en scène épurée,
nourrie d'une nostalgie de l'époque romantique, où prévalait
un autre rapport au temps et à la nature, que le XX^e siècle
devait bouleverser brutalement. De la mesure de cet écart
jaillissent les échos contemporains de l'Anthropocène. Dans
un décor éthéré, le scénographe et metteur en scène joue sur
les éléments, la pluie et la terre, mais aussi sur la présence de
deux peintures d'Albert Bierstadt, contemporain de Mahler,
dont les paysages évoquent le cycle d'une vie.

**Le Festival d'Automne présente également deux autres
pièces de Philippe Quesne : *Cosmic Drama* à la MC93 du
20 au 22 octobre et *Fantasmagoria* au Centre Pompidou
du 3 au 6 novembre.**

ENTRETIEN

Qu'est-ce qui vous conduit à une nouvelle pièce, quel est le point d'entrée ?

Philippe Quesne : Le point de départ, depuis presque vingt ans, a très souvent été une intuition sur un thème, l'envie de poser sur le plateau des préoccupations ou des rêveries, souvent induites par un titre, qui déclenche les songes pour une nouvelle pièce. Cela a beaucoup concerné des questions de paysages et de communautés. J'aime mettre en scène des mondes possibles, des espaces utopiques ou dystopiques dans lesquels on pourrait vivre des alternatives poétiques. Avec le recul, je vois que cela forme comme une saga, autour de problématiques liées à l'homme et la tentative de réconciliation avec la nature, par des sortes de quêtes écologiques, que je tente de déployer sur les plateaux de théâtres. Comment habiter enfin cette terre ? Est-ce que notre place est ici, dessous, dessus, dans le cosmos, sous terre, dans des endroits inexplorés ? Comment inventer des mondes multi-spécifiques et en assumer les métamorphoses perpétuelles ?

Les trois pièces présentées cette année au Festival d'Automne pointent clairement cette ligne de mon travail. Je suis aussi très heureux que la création *Cascade* de la chorégraphe Meg Stuart, pour laquelle j'ai conçu la scénographie comme un paysage, soit invitée au Festival cet automne. J'ai la chance d'inventer des pièces qui souvent se construisent au plateau, en répétant, et qui défendent une certaine idée de l'écriture qui ne peut s'activer que lorsque le matériau est testé avec des interprètes, la scénographie, le son, la musique, des mots parfois. J'aime à dire que c'est un travail d'atelier et c'est pourquoi c'est le thème qui souvent irrigue l'intuition de départ et conduit à des essais et recherches de formes esthétiques. *Das Lied von der Erde (Le Chant de la Terre)* a un point de départ un peu atypique pour moi, puisque cette pièce musicale est composée par Gustav Mahler, dont il signe aussi le livret inspiré de poésie chinoise ancienne.

Cosmic Drama met en scène un paysage d'astéroïdes... Dans quel contexte la pièce a-t-elle pris forme ?

Philippe Quesne : Elle est d'abord née en 2019, lorsque le Théâtre de Bâle m'a invité à concevoir une pièce de répertoire pour ses acteurs et demandé un titre deux ans avant. J'avais envie de science-fiction, de me projeter dans l'espace, de mettre en scène des astéroïdes. Il est rare que je fasse voler : le plus souvent, dans mes pièces, on tente de décoller mais on n'y arrive pas... Je voulais imaginer le contraire, qu'on parte d'un ailleurs pour arriver sur un plateau de théâtre vide, comme une sorte de peuplade qui aurait pris le temps de l'expérience du voyage lointain pour mieux revenir sur terre et se demander ce que nous sommes devenus. Quand la pandémie Covid a démarré en 2020, je n'ai pas changé le fil narratif de la pièce mais cela a pris un autre sens de travailler, pendant un temps assez long, dans des théâtres déserts, avec des règles sanitaires si drastiques qu'elles évoquaient un accident nucléaire. C'est à ce moment-là que j'ai créé *Cosmic Drama*, qui met donc en scène ce grand astéroïde-vaisseau spatial, atterrissant sur un plateau de théâtre vide, d'où émerge un groupe d'astronautes qui découvre des pierres pas très en forme, qu'il va décider de réenchanter... La pièce parle du compagnonnage possible entre humains et minéraux. Au lieu d'explorer le très lointain, d'envoyer des sondes pour étudier les roches de Mars, ou de prévoir de s'enfuir comme ces milliardaires américains pour une planète B, voilà des gens qui acceptent de revenir pour dialoguer avec ces pierres qui ont l'air d'être plutôt heureuses

de faire du théâtre. Cette question de la réconciliation entre l'humain et la nature, Gustav Mahler la pose également dans *Le Chant de la Terre*, avec une grâce infinie et une poésie sublime, intemporelle.

Cette harmonie entre l'humain et la nature qu'évoque Mahler avec Das Lied von der Erde (Le Chant de la Terre) peut se lire aujourd'hui à la lumière de la crise climatique. Avez-vous activé ces résonances dans votre mise en scène ?

Philippe Quesne : J'ai avant tout choisi d'être le plus délicat possible, pour privilégier l'écoute de l'œuvre, surtout dans cette version pour orchestre de chambre qui en est la quintessence, arrangée par Schönberg ou ici dans une version déclinée, de Reinbert de Leeuw. Pour une fois que j'accepte une commande sur une pièce du patrimoine, il fallait faire preuve d'humilité. Je ne voulais pas d'une mise en scène grandiloquente : si Mahler avait voulu en faire un opéra, il l'aurait fait. D'autant que cette œuvre parle aussi d'une grande nostalgie du romantisme. Il l'a composée dans le petit cabanon en bois où sa femme l'incitait à travailler, au cœur de la nature, dans les Dolomites. Et je trouvais intéressant de replonger dans cette époque, avec deux toiles peintes qui prennent le vent et semblent un peu désuètes dans ce grand théâtre vide, la pluie qui tombe et cette terre très sèche qui finit par se gonfler, ce qui est presque le seul événement scénographique. J'ai souhaité insister sur la mélancolie de ce moment : la planète avait-elle vraiment besoin de toutes les inventions technologiques et les machines qui se sont développées après ? Les trains, les avions, la fureur. Cette fin du romantisme coïncide avec des inventions qui nous ont entraînés vers une furie des déplacements et de grandes guerres mondiales de territoires. Le contraste est grand avec cette pièce composée par Mahler en 1907, dans sa petite cabane, qui a un souffle extraordinaire de poésie et de ressenti de la nature. Avec ce qui se passe aujourd'hui, les enjeux écologiques et notre incapacité en tant qu'espèce de préserver la terre sur laquelle on tente d'exister, cela sonne presque comme une veillée funèbre...

Percevez-vous une influence du cinéma dans votre travail de scénographie, dans la façon dont vous concevez des décors qui sont partie intégrante de la narration ?

Philippe Quesne : Le cinéma est souvent cité, pour amener – notamment dans la dimension musicale de beaucoup de mes pièces – une certaine forme d'héroïsme qui valide les missions, – même les plus dérisoires – dans lesquelles se lancent mes communautés humaines, animales ou végétales que j'installe au plateau. C'est aussi un art inspirant en termes de montage, d'effets, d'organisation et de puissance de l'image ou de la technique à vue chez certains cinéastes. Et il y a dans *Cosmic Drama*, qui est une pièce de science-fiction, des références au Technicolor et aux grandes épopées, ou des citations d'un certain cinéma qui admettait de reconstituer la vérité en carton-pâte, de George Méliès à Fellini et ses décors de la grande époque des studios de Cinecittà. La scénographie de *Cosmic Drama*, cet espace rempli d'astéroïdes en lévitation, vient sans doute d'un plaisir que j'ai à voir la science-fiction du pauvre des années 50 ou 60, avec les climats musicaux d'Hollywood qui amènent à croire aux aventures. Mais j'aime aussi nourrir mes pièces de fragments d'histoire de l'art au sens large et pas seulement le cinéma. J'ai l'impression que toute œuvre nouvelle doit admettre un héritage et j'essaie toujours de rendre hommage à des artistes, des œuvres et

des auteurs qui m'ont inspiré. Je crois qu'on construit son propre musée en assumant ses sources.

L'idée d'une société qui, avec Robertson, joue à se faire peur dans le contexte de l'immédiat après révolution, rencontre forcément un écho avec ce que nous vivons au-jour'd'hui. Dans Fantasmagoria, vous faites référence à la lanterne magique. Quelle place tient le dispositif dans la pièce ?

Philippe Quesne : J'ai rêvé *Fantasmagoria* comme un théâtre d'objets automatisés, une attraction sans humains, sans comédiens sur scène, une pièce pour quinze pianos esseulés et quelques fantômes qui en sont les acteurs. J'avais envie de me plonger et rendre hommage à ce genre de spectacles qu'étaient les «Fantasmagories» qu'Etienne-Gaspard Robertson a inventé à la toute fin du 18e siècle, dans l'immédiat après Révolution française. Curieusement, cette révolution, avec ces massacres, ces têtes coupées, ce sang qui avait coulé de tout côté, a enclenché une période assez étrange en Europe, avec des inventions techniques et scientifiques folles mais aussi un besoin d'aller au spectacle ou au cabaret, de se faire peur. C'est l'explosion des attractions, des fêtes foraines, un moment qui m'intéressait et qui d'ailleurs conduira ensuite à l'invention du cinéma. Pour moi, Robertson relie les deux époques : le théâtre, qui a besoin à ce moment-là de sensations pures, voire de parler aux esprits, et les prémices du cinéma, avec l'utilisation de l'image projetée grâce aux lanternes magiques, lors de séances qu'il organise souvent dans des salons particuliers. Robertson montre à cette époque des projections de squelettes et autres dames blanches mais invente aussi un jeu plus sophistiqué autour de miroirs semi-réfléchissants et de performeurs cachés, faisant apparaître des spectres, tout ceci au son de musiques au piano et de bruits en direct pour faire frissonner son audience. Exhorter, exhumer nos peurs, montrer nos angoisses, les recevoir, c'est aussi un art du théâtre originel. Des danses macabres à Shakespeare, c'est un art passionnant pour se confronter aux angoisses humaines.

Vous avez par le passé parlé du théâtre comme "camp d'entraînement de la catastrophe" mais il semble que nous soyons aujourd'hui rattrapés et pressés par la catastrophe...

Est-ce que cela joue sur votre travail ?

Philippe Quesne : Ce que nous traversons depuis quelques mois, de la crise du virus à ce conflit des ressources et des énergies qu'est la guerre en Ukraine, est bouleversant... J'ai l'impression que nous sommes de nouveau dans un monde qui tourne en boucle, avec une certaine croissance et accélération du globe, qui est totalement effrayante. Les trois pièces présentées au Festival d'Automne (*Cosmic Drama*, *Le Chant de la Terre*, *Fantasmagoria*) sont nées entre 2020 et 2022, dans cette période si particulière de chaos planétaire qui hélas n'est plus cette fois un roman d'anticipation. J'ai souvent traité les enjeux écologiques avec humour, mais je me sens dans un moment où la dérision et la situation rocambolesque ne me font parfois plus sourire. C'est peut-être pour cela que je voulais, avec *Fantasmagoria*, aller vers un monde plus sombre et plus sourd, un cimetière de pianos qui seraient devenus orphelins et indépendants, parce qu'il n'y aurait plus d'humains sur la planète pour en jouer. J'ai pensé aux machines célibataires de Duchamp, à Joseph Beuys et l'idée de prélever les objets pour ce qu'ils sont, donner vie à un bloc de graisse, des planches de bois ou de la pierre, littéralement régénérés par des circuits

électriques ou des tensions de matériaux. J'ai pensé aussi à l'Arte Povera ou au Futurisme, nés à une époque de l'histoire des arts où on a eu l'intuition de décélérer, en réaction à l'expansion de la civilisation industrielle – notamment après la deuxième guerre mondiale.

Dans Fantasmagoria, comment s'articulent l'écriture du spectacle et celle de la musique ?

Philippe Quesne : J'ai travaillé avec le compositeur Pierre Desprats, qui collabore régulièrement avec le cinéaste Bertrand Mandico dont il signe les musiques de films. J'ai rencontré Pierre Desprats dans le cadre d'une commande pour la Nuit Blanche à Paris, en 2018, où l'on m'avait proposé de créer une installation dans les entrailles du grand rocher du Zoo de Vincennes. Nous avons fait en sorte que le visiteur soit immergé dans cette cathédrale de béton, dans une composition musicale atmosphérique et lunaire. La pièce s'intitulait *Le Secret du Rocher* et elle marque notre première rencontre avec les pianos mécaniques. Nous avons cette fois décidé de travailler au plateau de manière intuitive, en observation de ce petit microcosme de pianos et de squelettes projetés. Pierre Desprats était dans une méthode d'écriture musicale qui s'est construite en répétant avec la scénographie qui s'inventait au fur et à mesure, comme dans un atelier. L'idée était d'aboutir à une partition musicale synchronisée avec les projections d'images de spectres et entremêlée avec les sons concrets que produisent les pianos mécaniques en mouvements, tels des machines célibataires...

Propos recueillis par Vincent Théval

BIOGRAPHIES

Philippe Quesne

Né en 1970, Philippe Quesne est un artiste, metteur en scène et scénographe français. Il a étudié les arts visuels, le design et la scénographie à Paris. En 2003, il fonde Vivarium Studio comme laboratoire d'innovation théâtrale et de collaboration entre peintres, acteurs, danseurs et musiciens. Avec sa compagnie, il conçoit et met en scène des spectacles qui cherchent à développer une dramaturgie contemporaine à partir de dispositifs scéniques qui sont autant d'ateliers de travail, de « vivariums » pour étudier le microcosme humain: *La Démangeaison des ailes* (2003), *Des Expériences* (2004), *D'après nature* (2006), *L'Effet de Serge* (2007), *La Mélancolie des dragons* (2008), *Big Bang* (2010). Ses performances multidisciplinaires ont été présentées dans de nombreux festivals internationaux. De 2014 à 2020, Philippe Quesne dirige le Théâtre Nanterre-Amandiers, CDN, créant *Le Théâtre des négociations* (2015) en collaboration avec Bruno Latour, *La Nuit des taupes* (*The Night of the Moles*, 2016) et *Crash Park, la vie d'une île* (*Crash Park, The Life of an Island*, 2018). En plus de son travail scénique, il développe des performances et des interventions pour les espaces publics et les paysages. En 2018, il met en scène sa première production d'opéra : *Usher* d'Edgar Allan Poe, sur une musique de Claude Debussy et Annelies Van Parys, au Staatsoper Unter den Linden (Berlin). Depuis 2019, il est commissaire des pavillons français de la Quadriennale de Prague. Par le passé, le Wiener Festwochen a présenté ses productions *La Mélancolie des dragons* (2008), *L'Effet de Serge* (2009), *Swamp Club* (2013) et *Farm Fatale* (2020). En 2021, il conçoit la scénographie de *Cascade*, une chorégraphie de Meg Stuart et le space opera *Cosmic Drama* pour le Theater Basel.

Philippe Quesne au Festival d'Automne à Paris :

2013 *Swamp Club* (T2G - Théâtre de Gennevilliers)
2014 *Next day* (Théâtre Nanterre-Amandiers, CDN)

Gustav Mahler

Gustav Mahler est un compositeur, chef d'orchestre et pianiste, qui mena la tradition symphonique romantique austro-allemande à ses ultimes conséquences et ouvrit nombre de voies à la modernité viennoise, puis à Britten ou à Chostakovitch. Il est né dans une famille juive d'origine modeste, le 7 juillet 1860, à Kaliště en Bohême, dans l'Empire d'Autriche (aujourd'hui en République tchèque), et est mort le 18 mai 1911, à Vienne. Mahler étudia à Vienne, où il suit les cours d'harmonie de Robert Fuchs et de composition de Franz Krenn, au conservatoire, et rencontre Anton Bruckner. Il occupe divers postes de chef d'orchestre et de directeur musical en Europe centrale et en Autriche, où sa science de l'orchestration est remarquée. Victime d'antisémitisme, malgré son mysticisme catholique, il quitte Vienne pour l'Orchestre philharmonique de New York. Indépendamment de cycles de *Lieder* (*Rückert-Lieder*, *Kindertotenlieder*, *Das Lied von der Erde*...) et d'un Quatuor avec piano composé en 1876, Mahler est d'abord un compositeur de symphonies, que caractérisent des dimensions monumentales, la démesure de l'effectif orchestral, les contrastes entre trivialité, gravité et emphase, ainsi que la stratification de musiques issues des classes sociales de l'Empire.

Emilio Pomàrico

Né à Buenos Aires, directeur et compositeur italien Emilio Pomàrico est aujourd'hui considéré comme un des interprètes leader de la musique contemporaine. Il apparaît régulièrement lors des plus importants festivals de musique internationaux, ainsi que dans des opéras et des institutions de concerts reconnus en Europe et au-delà. En tant que fervent avocat de la jeune génération de compositeurs, Emilio Pomàrico a dédié une grande partie de sa carrière à promouvoir les travaux des nouveaux noms de la musique contemporaine. Il a aussi bâti de puissants liens avec certains des meilleurs compositeurs de notre temps, en dirigeant beaucoup de premières de leurs travaux. On peut nommer Emmanuel Nunes avec *Quodlibet* à Lisbonne (1991), *Omnia Mutantur Nihil Interit* à Paris (1994) et *Musivus* à Lisbonne (1996) ; le cycle entier de Luigi Nono *Cominantes* à Paris (1999), *Seraphin Symphonie* de Wolfgang Rihm à Donaueschingen (2012), l'opéra *Melancholia* de Georg Friedrich Hass à l'Opéra Garnier à Paris (2008), son *Concerto for Baritone Saxophone and Orchestra* à Cologne (2008), ainsi que *Ich suchte, aber ich fand ihn nicht* à Munich (2012). Après avoir performé l'entièreté du cycle de Brian Ferneyhough *Carceri d'Invenzione* à Genève, Basel et Paris (1996), Pomàrico a aussi présenté *Finis Terrae* à l'Opéra Bastille à Paris (2012). Hans Zender lui a fait confiance avec sa première de *Logos Fragmente* à la Philharmonie de Berlin, enregistrée et publiée par WERGO (2013). Invité par le Teatro Colon à Buenos Aires, Emilio Pomàrico a connu sa première performance à succès en Amérique Latine avec *Coro* de Luciano Berio (2014). Ces dernières décennies, Emilio Pomàrico a travaillé avec le compositeur grec Georges Aperghis, présentant en avant-première beaucoup de ses travaux à travers l'Europe comme *Teeter-Totter* (2008) et *Situations* (2013) avec le Klangforum Wien au Donaueschingen Musiktage, *Études Pour Orchestre I-IV* à la Philharmonie de Cologne (2013), et *Études Pours Orchestre V-VI* et *Concerto pour Accordéon* avec BRSO au Musica Viva Festival (2015 et 2016 respectivement). *Études Pour Orchestre* et *Concerto pour Accordéon* ont été enregistrés et publiés par

NEOS dans leur Musica Viva Vol. 28 (2017). Plus récemment, Emilio Pomarico a dirigé la première de *Migrants* d'Aperghis avec l'Ensemble Resonanz au MaerzMusik à Berlin (2018), et en septembre 2020, il dirige la première mondiale de *Der Lauf des Leben* à la Philharmonie de Berlin, avec le Klangforum Wien et Neue Vocalsolisten.

emiliopomarico.com

Klangforum

Fondé par Beat Furrer en 1985, Klangforum Wien est un ensemble musical contemporain rassemblant les meilleurs solistes du monde. Avec plus de 80 performances chaque année, l'ensemble de 24 artistes est écouté en Europe, en Amérique du Nord et du Sud et en Asie. En 2018 Bas Wiegers devient le principal chef d'orchestre invité de Klangforum Wien. Sylvain Cambreling, qui occupait précédemment cette position, reste avec l'ensemble en tant que Principal Guest Conductor émérite. L'ensemble Klangforum Wien tient ses propres séries de concerts annuels au Wiener Konzerthaus. Le Klangforum Wien compte comme membres honoraires Friedrich Cerha, Sylvain Cambreling ou encore Beat Furrer, entre autres.

klangforum.at